

La nature du contenu de la perception

L'une des capacités de l'esprit la plus impressionnante et utile est son aptitude à représenter, sa faculté d'avoir des états qui sont au sujet de quelque chose. Le philosophe et psychologue du 19^{ème} siècle Franz Brentano appelait cette caractéristique la « marque du mental ». Il introduisit la notion d'« Intentionnalité » afin de fournir une caractéristique distinctive séparant définitivement le mental du physique.¹

Le terme 'Intentionnalité' continue d'être employé par les philosophes sans pour autant que ceux-ci y voient une caractéristique qui distinguerait le mental du non mental. Considérons ce qui suit :

- L'Intentionnalité est sélective. Notre univers est constitué d'un vaste nombre d'objets, mais une pensée concernant Socrate, par exemple, est capable de référer à un seul d'entre eux. Et parmi tous les faits qui existent, la croyance que, disons, les chats ont des moustaches, identifie juste l'un d'eux.
- L'Intentionnalité peut aboutir à travers le temps et l'espace. Une pensée concernant Socrate réfère à une personne qui existait en Grèce, il y a environ 2 400 ans. Une pensée peut également concerner ce qui est futur, comme la prochaine élection présidentielle américaine. Ce qui est encore plus impressionnant, c'est la façon dont l'Intentionnalité peut aboutir en dehors de l'espace-temps. Si les platoniciens ont raison concernant la nature des nombres, alors une pensée concernant le nombre deux, par exemple, est capable d'être au sujet de quelque chose de non spatio-temporel.

¹ Franz Brentano, *Psychology from an Empirical Standpoint*, 1874.

- L'Intentionnalité ne semble même pas être limitée au règne de l'existence. La pensée selon laquelle Sherlock Holmes est un brillant détective identifie un objet, Sherlock Holmes, qui ne se situe ni dans l'espace, ni dans le temps. Il existe, bien entendu, des livres et des images en ce qui le concerne mais il semble que nous soyons capables de penser, non pas seulement aux livres et images, mais à Sherlock Holmes lui-même.
- Finalement, et c'est peut-être le plus important en ce qui nous concerne, même quand un état Intentionnel porte sur un objet ou un état de choses, il peut présenter, sous un faux jour, l'objet ou l'état de choses en question. Quelqu'un peut, par erreur, croire qu'Aristote était le professeur de Platon, ou se tromper en percevant une personne qui se trouve à une certaine distance comme un ami alors qu'il s'agit d'un inconnu.

L'esprit est donc « Intentionnel », dans le sens technique où ses états ont un contenu représentationnel. Il est très important de ne pas confondre, ici, l'emploi philosophique et technique de ce terme avec son emploi habituel, qui est appliqué à une action quand l'agent a délibérément voulu la faire. Nous avons donc choisi de les distinguer en faisant appel à l'emploi de la capitale « I » pour l'emploi philosophique technique. Nous utiliserons la minuscule pour son emploi habituel.

Les états mentaux au contraire des mots ont une Intentionnalité originelle qui est, par certain, considérée comme passablement problématique pour les matérialistes. Comment est-ce que quelque chose de physique peut être, en soi, au sujet de quelque chose d'autre ? Comment cette chose pourrait avoir un tel pouvoir ? Le fait d'être au sujet de quelque chose d'autre, la capacité que l'on nomme en anglais par le terme « aboutness », ne semble pas trouver de point d'encrage dans quelque partie du monde physique. Pourtant il semble que l'Intentionnalité originelle est une caractéristique réelle et non projetée du monde. Alors, nous nous retrouvons face à notre problème, comment est ce que, quoi que ce soit de purement physique, peut avoir cette qualité d' « aboutness » ?

Ce problème a inspiré un grand nombre de positions philosophiques rivales. La première, et la plus populaire, essaye de naturaliser l'Intentionnalité, de montrer qu'elle est, malgré ses pouvoirs qui semblent extraordinaires et presque magiques, réductible à des caractéristiques non Intentionnelles du monde. Une deuxième position est de considérer l'Intentionnalité comme étant une caractéristique réelle du monde tout en soutenant la thèse selon laquelle il s'agit d'une caractéristique irréductible. Pour John Searle, qui adopte cette seconde position, alors que l'Intentionnalité est un phénomène physique causé par des processus dans le cerveau, elle est une caractéristique basique et inanalysable du monde.

La première de ces options, le projet naturaliste, a pour but de montrer que l'Intentionnalité, bien que réelle, est réductible au non Intentionnel, à des caractéristiques qui sont confortablement localisées dans le point de vue sur le monde que soutient la science moderne. Et un candidat prometteur pour remplir ce rôle est la causalité. Bien que la causalité ne possède pas toutes les marques de l'Intentionnalité que nous avons relevées au début de ce travail, elle semble en posséder certaines : elle est sélective, elle peut aboutir à travers l'espace et le temps. L'espoir c'est que la causalité soit l'ingrédient principal d'une théorie naturaliste de l'Intentionnalité. Il reste néanmoins un problème rencontré par l'approche causale, celui de la représentation déformée. Un effet n'est jamais « dans l'erreur » concernant sa cause : il a simplement la cause qu'il a. Mais nos esprits se trompent de temps en temps concernant ce qu'ils représentent : l'on peut halluciner, être en présence d'une illusion et ainsi de suite. Comment est-ce que ce type de représentation peut être réduit à ce qui semble être une relation infaillible ?

Notons également que l'Intentionnalité a un caractère particulièrement normatif. La notion de ce qu'une représentation *devrait* indiquer est « gravée » dans l'Intentionnalité. Une mauvaise représentation est possible seulement du fait de cette normativité et le défi pour les naturalistes, est de trouver cette normativité dans le monde naturel.

Adopter un certain point de vue concernant l'Intentionnalité a, bien entendu, des conséquences immédiates quant à l'analyse que l'on proposera des différents états ou événements mentaux. Nous nous intéresserons ici à un événement mental particulier : la perception. Toute une gamme de questions peut se poser quant à la perception.

Quel genre d'état mental est la perception et comment se rapporte-t-elle à un certain nombre d'autres aspects du fonctionnement de l'esprit - sensations, concepts, croyances, jugements, imagination ? Y a-t-il plusieurs formes de perception ? Quels sont les objets de la perception ? Quel est le lien entre l'agent (celui qui perçoit) et l'objet qu'il perçoit ? La perception du monde est-elle directe ou indirecte ? La perception est-elle une forme de connaissance ou une forme de jugement ? Implique-t-elle l'exercice de concepts ? Est-elle constituée par un tel exercice ? En quel sens, s'il y en a un, la perception implique-t-elle des représentations ? A-t-elle un contenu dans le sens où les jugements ou les croyances en ont un, et si c'est le cas, peut-elle être réduite au jugement ou à la croyance ?

Au cours de ce travail nous aurons pour objet, dans une première partie, d'évaluer la thèse selon laquelle la perception est un événement mental Intentionnel, c'est-à-dire un événement mental avec un contenu représentationnel. Puis, dans un second temps, nous nous concentrerons sur la notion même de contenu et essayerons d'établir quelle est la nature du contenu de la perception. Nous commencerons par présenter le point de vue de John Searle qui soutient l'idée que la perception est un événement mental Intentionnel c'est-à-dire un événement mental avec un contenu représentationnel, puis nous considérerons une critique, celle de Fred Dretske et enfin, nous proposerons une alternative à ces deux points de vue.

Dans son ouvrage, *L'Intentionnalité*², John Searle consacre le second chapitre à l'Intentionnalité de la perception. Le but de ce chapitre est d'intégrer une explication des expériences perceptives dans le contexte de la théorie de l'Intentionnalité, esquissée au premier chapitre. En résumé, son but est de situer l'Intentionnalité de la perception au sein d'une théorie générale de l'Intentionnalité. Notre attention, lors de ce travail, portera principalement, comme nous l'avons déjà fait remarqué, sur l'Intentionnalité de la perception. Mais avant de nous concentrer sur cette question, il nous semble important, et ceci afin de mieux évaluer le point de vue de Searle, de rappeler brièvement les grandes lignes de sa position en ce qui concerne l'Intentionnalité et les états ou événements mentaux en général.

² John Searle, *L'Intentionnalité, Essai de philosophie des états mentaux*, Les éditions de minuit, 1983.

Selon Searle, l'Intentionnalité est la propriété logique d'être à propos d'un objet. C'est pour lui une caractéristique des états et événements mentaux, celle d'être dirigé vers, d'être à propos de, de représenter certaines autres entités ou états de choses. Selon lui, tous les états ou événements mentaux ne sont pas Intentionnels. Par exemple certaines formes de trouble, d'exaltation, d'inquiétude diffuse ou de dépression ne sont pas Intentionnelles même si elles peuvent s'accompagner de croyances ou de désirs qui eux sont Intentionnels. Les Etats ou événements Intentionnels sont dans certains cas conscients (ex : la croyance à laquelle je pense en ce moment) et dans d'autres cas ne le sont pas (ex : la croyance que j'ai mais à laquelle je ne pense pas). Searle distingue également les états ou événement mentaux Intentionnels qui ont un contenu propositionnel complet, comme les croyances, de ceux qui n'en ont pas, par exemple, l'amour ou la haine. Il donne aux états ou événements mentaux qui ont un contenu propositionnel complet, le nom d'attitudes propositionnelles. Searle rappelle également qu'il est important de distinguer entre l'état ou l'événement Intentionnel et l'objet ou l'état de choses vers quoi, sur quoi ou à quoi il renvoie et ceci car quelqu'un peut être dans un certain état Intentionnel sans que l'objet ou l'état de choses auquel il renvoie existe. Par exemple, Sam peut croire que le Père Noël va lui apporter un cadeau et ceci sans que le Père Noël existe !

Selon Searle, les états ou événements Intentionnels ont un contenu Intentionnel qui détermine les conditions de satisfaction de l'état. C'est à travers le contenu Intentionnel que l'état Intentionnel est lié à son objet. L'état « représente » l'état de choses qui satisfait les conditions de satisfaction même si c'est une caractéristique purement logique qui n'implique en aucun cas une image. Les états mentaux « représentent » seulement dans le sens où le langage est dit « représenter ». Les conditions de satisfaction, pour beaucoup d'état Intentionnels comme, par exemple, la perception, incluent une clause sui référentielle. Le contenu Intentionnel de l'expérience perceptuelle détermine logiquement et intrinsèquement ses propres conditions de satisfaction. C'est-à-dire qu'en ce qui concerne l'expérience perceptuelle, afin que le contenu Intentionnel soit satisfait, le fait, par exemple, qu'il y a un break jaune devant moi, doit causer l'expérience même dont le contenu Intentionnel est qu'il y a un break jaune devant moi. Ceci a pour conséquence que la perception a un type particulier de conditions de satisfaction que l'on peut décrire comme « causalement sui référentielles ».

Afin d'illustrer notre propos considérons l'analyse que donnerait Searle de l'événement mental, selon lui Intentionnel, qui consiste à voir un break jaune :

J'ai une expérience visuelle avec une direction d'ajustement qui va de l'esprit vers le monde, dont le contenu Intentionnel est (il y a un break devant moi et le fait qu'il y a un break devant moi cause cette expérience visuelle).

Du point de vue de Searle quelqu'un voit quelque chose et cela implique une certaine forme d'Intentionnalité. L'événement mental est dirigé vers ou est à propos d'une autre entité ou état de choses. Mais notons dès à présent que selon Searle, dans le cas de la perception visuelle, l'énoncé dit plus que ça, il dit que les conditions de satisfaction sont satisfaites (que l'état de choses est le cas). Searle distingue en effet une catégorie de verbes bien particuliers qu'il nomme « verbes à succès ». Voir et savoir font partie de cette catégorie. Quand Sam voit que p, cela implique que p est le cas. Quand Sam sait que p, cela implique que p est le cas. Alors que quand Sam croit que p, cela n'implique en aucun cas que p est le cas.

Quel est donc, plus précisément, le point de vue de Searle concernant la perception et en particulier la perception visuelle ?

Selon Searle, afin de voir quelque chose, l'on doit avoir une expérience visuelle et celle-ci doit être satisfaite. L'expérience visuelle est le véhicule de l'Intentionnalité. Les expériences visuelles sont des événements mentaux conscients, ce sont des phénomènes Intentionnels intrinsèques, c'est-à-dire des phénomènes qui existent dans l'esprit/cerveau des agents. En tant que phénomènes Intentionnels, les expériences visuelles sont causées par des processus neurophysiologiques qui ont lieu dans le cerveau et sont réalisées par la structure du cerveau. Il dit :

Certain organisms have intrinsic Intentional states, these are caused by processes in the nervous systems of these organisms, and they are realized in the structure of these nervous systems.³

³ John Searle, *Consciousness and Language*, Cambridge University Press, 2002, p.80.

Selon Searle, cette affirmation doit être comprise dans un sens naturaliste tout comme l'affirmation selon laquelle certains organismes biologiques digèrent de la nourriture ou que la digestion est causée par des processus dans l'appareil digestif.

La position de Searle est donc clairement, comme nous avons pu le voir jusqu'à présent, celle de quelqu'un qui affirme l'existence de phénomènes Intentionnels intrinsèques tout en niant que les états mentaux puissent être définis en termes strictement causaux.

Mais, qu'en est-il de la perception visuelle ? S'agit-il véritablement d'un phénomène Intentionnel intrinsèque ? Considérons tout d'abord en détail le point de vue de Searle sur la question avant de passer à son évaluation.

Pour Searle, la perception est un phénomène mental Intentionnel. Il dit :

However, the biologically most basic forms of Intentionality are in perception and in intentional actions.⁴

Notons que Searle établit tout d'abord une distinction entre perception visuelle et expérience visuelle. Une expérience visuelle est une composante de toute perception visuelle. Mais la notion de perception implique, en un sens, une notion de réussite que la notion d'expérience visuelle n'implique pas. Selon Searle, on peut avoir une expérience visuelle sans percevoir, c'est-à-dire sans que les conditions de satisfaction de mon expérience visuelle ne soient satisfaites.

Par ailleurs, Searle considère que le langage et les concepts jouent un rôle important au niveau des expériences visuelles. Il dit :

Un grand nombre de nos expériences visuelles ne seraient même pas possibles sans la maîtrise de certaines capacités d'Arrière-plan au sein desquelles se

⁴ John Searle, « Intentionality » in *A Companion to the Philosophy of Mind*, ed. by S. Guttenplan, Blackwell, 1994, p. 383.

détachent les capacités linguistiques. (...) l'expérience visuelle a pour précondition une certaine maîtrise conceptuelle.⁵

Pour Searle,

L'Intentionnalité de la perception visuelle est imbriquée de façon multiple et complexe avec d'autres formes d'Intentionnalité comme la croyance et l'attente, et aussi avec nos autres systèmes de représentation et notamment le langage.⁶

La thèse selon laquelle la perception visuelle nécessite la maîtrise de concept a été largement critiquée et débattue. Nous reviendrons sur ce point dans la seconde partie de ce travail.

Les expériences visuelles sont, comme nous l'avons vu, selon le point de vue que soutient Searle, intrinsèquement Intentionnelles. Mais quel est l'argument que Searle nous propose pour soutenir une telle thèse ?

Selon lui, la raison pour laquelle les expériences visuelles sont intrinsèquement Intentionnelles est qu'elles ont des conditions de satisfaction qui sont déterminées par le contenu de l'expérience. Selon son point de vue, le contenu de l'expérience visuelle est toujours une proposition complète. L'expérience visuelle est toujours l'expérience que les choses sont telles ou telles. Il n'entend pas par là que le contenu de l'expérience visuelle est de nature linguistique mais que s'il doit être satisfait il requiert l'existence de tout un état de choses. Le contenu de l'expérience visuelle ne se borne pas à faire référence à un objet. Quand « x voit p » est vrai cela implique qu'il est vrai que x voit que les choses sont telles ou telles. Considérons à nouveau notre exemple :

« Sam voit un break jaune ».

Selon Searle, cela implique que Sam voit qu'il y a un break jaune devant lui.

⁵ John Searle, 1983, *op. cit.*, pp. 74-75

⁶ *Ibid.*, p. 75

Mais qu'est-ce donc qui doit être vrai pour que Sam voie un break jaune ?

Au moins trois conditions doivent être remplies :

- Il existe un break jaune.
- Il y a quelque relation causale entre Sam et le break jaune.
- Il s'agit d'une expérience consciente.

Notons que Searle exprime tout de même quelques hésitations concernant le fait que l'événement ou l'état que *x* cause en *S* doit être une expérience consciente afin que *S* voie *x*. Il mentionne le cas de la vision aveugle où des patients dont le cerveau a subi des lésions sont capables de « voir » des objets sans avoir d'expérience consciente de ces objets.

Il n'en reste pas moins que Searle est d'avis qu'il est au moins nécessaire que pour qu'un être humain normalement constitué perçoive un objet *x*, *x* doit causer en lui une expérience consciente de *x*. Il dit :

Furthermore, visual experiences have a kind of conscious immediacy not characteristic of beliefs and desires. A person can literally be said to have beliefs and desires while sound asleep. But one can only have visual experiences of a non-pathological kind when one is fully awake and conscious because visual experiences are themselves forms of consciousness.⁷

Mais qu'est-ce qui est requis pour faire d'une expérience consciente une expérience de *x* ?

Il s'agit là du problème de la causalité déviante, c'est-à-dire le problème de savoir comment *x* doit causer une expérience afin que cette expérience se qualifie comme une expérience de *x*.

⁷ John Searle, 1994, *op. cit.*, p. 383.

Notons que Dretske dans « The Intentionality of Perception »⁸, partage l'avis de Searle concernant ces trois conditions et concernant le problème de la causalité déviante. Ils sont tous deux d'accord pour affirmer qu'une condition nécessaire pour que S voie x est que x cause, de façon appropriée (non déviante), une expérience consciente en S.

La question qui va les diviser est la suivante :

Est-ce que cela est suffisant ?

Dretske pense que si un break jaune cause, de façon non déviante, une expérience visuelle en S, alors l'expérience visuelle de S est une expérience du break jaune. Il est visuellement conscient d'un break jaune – en fait de ce break jaune, celui qui cause son expérience.

Notons que lorsque Dretske nie le fait que la perception visuelle est Intentionnelle, il ne nie pas la thèse selon laquelle la perception visuelle est dirigée vers, ou est au sujet d'objet ou d'état de choses du monde. Si l'Intentionnalité de la perception visuelle n'était que ça alors, Dretske serait d'accord pour dire que les expériences visuelles ont une Intentionnalité. Selon Dretske, le problème est que Searle, en affirmant la thèse selon laquelle la perception visuelle est Intentionnelle, va beaucoup plus loin. L'erreur que commet Searle, selon Dretske, est d'affirmer que les expériences visuelles sont des états Intentionnels dans le sens où « les états Intentionnels représentent les objets et états de choses dans le même sens de « représenter » que les actes de langage représentent objets et états de choses »⁹. Selon Dretske, Il n'est pas du tout évident que si une expérience visuelle est une expérience visuelle d'un break jaune, alors elle doit le représenter « dans le même sens de « représenter » que les actes de langage représentent objets ou états de choses ».

Dretske pense donc que la relation entre une expérience et son objet, la relation décrite en disant que l'expérience est celle d'un break jaune, est une relation purement et simplement causale. Il remet en question le fait d'introduire la notion d'Intentionnalité dans l'analyse de la perception

⁸ Fred Dretske, « The Intentionality of Perception » in *John Searle*, ed. by Barry Smith, CUP, 2003, pp. 154-168.

⁹ John Searle, 1983, *op. cit.*, p.19.

visuelle et donc le fait que les expériences visuelles doivent avoir la sorte de contenu représentationnel qu'ont les actes de langage.

Donc, d'après ce que nous avons dit jusqu'à présent, le point crucial qui différencie les positions de nos deux antagonistes est l'affirmation selon laquelle les expériences visuelles ont un contenu Intentionnel et dès lors des conditions de satisfaction.

Lors de sa critique de Searle, Dretske adopte, comme nous l'avons dit, une théorie causale de la perception qui fournit, selon lui, une élégante réponse à la question qui les intéresse tous les deux :

Quelles sont les conditions de vérité de « S voit x » ?

D'après Dretske, il est nécessaire de distinguer deux sortes de questions :

- Qu'est-ce que cela implique de voir p ?
- Qu'est-ce que cela implique de penser que l'on voit p ?

Dretske accuse Searle d'avoir changé de question au cours de son analyse afin d'introduire la notion d'Intentionnalité. Il dit :

The question has been changed – from what it takes to *see* Sally, to what it takes to *think one sees* Sally – so that Intentionality has some work to do.¹⁰

En changeant de question, Searle crée, selon Dretske, un problème là où il n'en existe pas. Dretske nous fait également remarquer qu'au contraire d'autres états mentaux (comme croire que, avoir peur de, regretter que, avoir l'intention de) voir est un état mental dans lequel on peut être sans comprendre ce qu'est l'objet de notre perception.

¹⁰ Fred Dretske, 2003, *op. cit.*, p. 158

Il dit :

One can see, hear, or feel a yellow station wagon without knowing what a yellow station wagon is. Seeing a yellow station wagon is like being run over by a yellow station wagon. You don't have to know what hit you in order to get hit. You don't have to know what you see in order to see it.¹¹

Dretske établit donc une distinction entre :

- **Voir un x qui est F**
- et
- **Voir x comme un F** ou **voir que x est F**

Il est clair, selon Dretske, que voir (avoir une expérience visuelle d') un break jaune n'a rien à voir avec les pouvoirs conceptuels, cognitifs ou représentationnels de l'agent qui, par contre, sont impliqués dans le cas où Sam voit qu'il y a un break jaune en face de lui. La perception visuelle n'a rien à voir avec la reconnaissance ou l'identification. La capacité de voir quelque chose est donc à différencier de la capacité à représenter cette chose comme jaune, ou comme un break, ou comme un véhicule. Il dit :

It seems to me as plain as the nose on your face that seeing a yellow station wagon in front of you is not, nor does not require, seeing that it is (or that there is) a yellow station wagon in front of you.¹²

¹¹ *Ibid.*, p.160

¹² *Ibid.*, p.163

Par contre, Searle dit :

Du point de vue de l'Intentionnalité, tout voir est un voir que: chaque fois qu'il est vrai de dire que x voit y, il doit être vrai que x voit que les choses sont telles et telles.¹³

Il dit même que du point de vue d'une théorie de l'Intentionnalité des questions au sujet des conditions de vérité de « X voit un break jaune » devraient être exprimées comme des questions au sujet des conditions de vérité de « X voit qu'il y a un break jaune devant X »¹⁴.

Selon Dretske, Searle est conduit à adopter ce point de vue étrange du fait de ses erreurs précédentes. Une fois qu'il a admis que les expériences ont des conditions de satisfaction, il doit admettre que les expériences ont un contenu propositionnel. Selon lui la logique est inexorable : voir un break jaune c'est en avoir une expérience ; en avoir une expérience (tout comme une croyance) est un événement ou état mental qui a des conditions de satisfaction. Une condition de satisfaction doit être satisfaite afin que l'état mental soit véridique, véritable. Donc les expériences de break jaune, ayant des conditions de satisfaction, sont plus clairement décrites en rendant le contenu propositionnel explicite – c'est-à-dire en décrivant les expériences de break jaune comme des expériences qu'il y a un break jaune. Voir x est ainsi transformé en voir qu'il y a un x.

Donc, si nous résumons, Dretske remet en cause une des prémisses que soutient Searle et qui, selon lui, conduit à une fausse conclusion. La prémisses dont Dretske conteste la véracité est celle qui soutient que les expériences visuelles ont des conditions de satisfaction et donc un contenu Intentionnel.

Il reconnaît néanmoins, que nous parlons des expériences comme étant véridiques, illusives, ou trompeuses et qu'à partir de là on pourrait peut-être penser que les expériences ont des conditions de satisfaction, et donc un contenu représentationnel. Mais Dretske nous propose de trouver une autre explication. Il émet l'opinion selon laquelle le potentiel représentationnel de l'expérience

¹³ John Searle, 1983, *op. cit.*, p.60

¹⁴ *Ibid.*, p. 82

peut, tout comme le potentiel représentationnel d'une photographie, être une question d'Intentionnalité dérivée. Prisent en elles-mêmes, intrinsèquement, les expériences ne sont ni véridiques ni illusoires. Le seul sens, dit-il, dans lequel des expériences peuvent être fausses ou trompeuses est celui qui stipule qu'elles peuvent produire des croyances fausses chez ceux qui dépendent des expériences pour soutirer de l'information.

Au contraire de la position soutenue dans cet article par Dretske,¹⁵ certains philosophes, parmi eux John Searle, affirment que tout voir implique une forme de voir comme ou de voir que. Que la perception a un contenu propositionnel, conceptuel.

Nous nous trouvons donc face à deux options :

- (1) La perception a plusieurs formes. Il est nécessaire de différencier entre le voir simple (non épistémique) et le voir que ou voir comme (épistémique). Le voir simple n'est pas Intentionnel, il n'a pas de contenu ni de conditions de satisfaction.
- (2) La perception est toujours une forme de voir comme ou de voir que, elle est toujours épistémique, elle a un contenu propositionnel, conceptuel.

Avant d'évaluer ces deux thèses, rappelons, tout d'abord, que le langage ordinaire autorise plusieurs manières de rapporter ou de rendre compte d'une situation perceptive :

- | | | |
|-------|---------------------------------|-------------------------------------|
| (i) | Sam voit Maria. | (avec un complément nominal) |
| (ii) | Sam voit Maria danser. | (avec un infinitif nu) |
| (iii) | Sam voit Maria comme une femme. | (avec une construction aspectuelle) |
| (iv) | Sam voit que Maria danse. | (avec un complément propositionnel) |

Ceci soulève bien évidemment la question de savoir s'il existe plusieurs formes de perception.

Notons également, que les constructions propositionnelles sont factives :

- S voit que $p \rightarrow p$

¹⁵ Fred Dretske, 2003, *op. cit.*, pp. 154-168.

De même, les autres constructions disent quelque chose sur le monde :

- S voit $x \rightarrow x$ existe
- S voit $x F\text{-er} \rightarrow x F\text{-e}$
- S voit x comme un $F \rightarrow x$ existe (mais n'est pas forcément F)

Notons également que le complément nominal est transparent et que le complément propositionnel est opaque :

De (S voit a) et ($a = b$) on peut déduire que (S voit b).

Ex: De (Sam voit Maria) et (Maria = ma cousine) on peut déduire que (Sam voit ma cousine).

De (S voit que a...) et ($a = b$), on ne peut pas déduire (S voit que b...).

Ex: De (Sam voit que Maria est devant lui) et (Maria = ma cousine), on ne peut pas déduire (Sam voit que ma cousine est devant lui).

Intuitivement, le complément propositionnel tient compte de la manière dont les choses sont perçues par le sujet.

Certains auteurs, par exemple Dretske (1969)¹⁶, soutiennent qu'il est vital de reconnaître qu'il y a deux formes de conscience perceptive : le voir simple (typiquement décrit par une construction nominale) et le voir épistémique (typiquement décrit par une construction propositionnelle). Le voir simple et le voir épistémique ou conceptuel étant relativement indépendant l'un de l'autre. Dretske milite donc en faveur de la distinction entre voir et voir-que ou voir-comme. Selon lui, le voir simple est à contraster avec le voir-que, qui est semblable au jugement, épistémique,

¹⁶ Fred Dretske, *Seeing and Knowing*, Routledge and Kegan Paul, 1969

propositionnel et conceptuel. Le voir simple n'a donc aucune connotation épistémique ; il est indépendant de la connaissance : (S voit a) n'implique pas (S voit que a...). Par exemple, de même que l'on peut marcher sur quelque chose sans s'en rendre compte, on peut voir quelque chose (au sens simple) sans s'en rendre compte. Voir un break jaune, au sens simple, c'est le différencier visuellement de l'arrière-plan, sans qu'il soit nécessaire de former aucun jugement ou croyance au sujet du break jaune. En particulier, il n'est pas requis de voir le break comme quoi que ce soit, comme un break ou comme une chose jaune ou comme une chose à la forme d'une voiture où cela requiert l'exercice de concepts de break, de chose jaune, de voiture, etc. La différenciation visuelle fonctionne comme une sorte de capacité pré intellectuelle qu'une large partie d'êtres vivants possède.

Le voir non épistémique ne requiert donc ni identification, ni reconnaissance, ni savoir quant à l'objet perçu même si ce type de perception est la base pour l'identification, la reconnaissance, et qu'il s'accompagne d'habitude de tels actes cognitifs.

On trouve chez Dretske au moins quatre arguments en faveur de la thèse de l'indépendance du voir simple par rapport au voir épistémique.

- a. **L'argument de la complexité** : Si j'observe le drapeau américain pendant quelque temps, je vois chacune des 50 étoiles, mais je ne vois pas forcément qu'il y a 50 étoiles.
- b. **L'argument des aspects négligés** : Il y a des aspects de la figure ou de l'arrière-plan qui sont négligés, c'est-à-dire sur lesquels nous ne portons pas notre attention. Je discute par exemple avec un ami pendant un bon quart d'heure sans me rendre compte qu'il a laissé pousser sa barbe. Soudain, je prends visuellement conscience qu'il porte une barbe, mais dès le début je voyais celle-ci au sens simple.
- c. **L'argument de l'erreur de catégorisation perceptive** : je vois un chat couché sur le sofa comme un vieux polo noir. Selon Dretske, je suis

victime d'une illusion mais non d'une hallucination car il y a quelque chose que je vois au sens simple, à savoir, le chat.

- d. **L'argument de l'apprentissage** : je peux apprendre à voir au sens épistémique mais je ne peux pas apprendre à voir au sens simple. La perception épistémique est « imprégnée de théorie » (theory-laden). Elle dépend des connaissances d'arrière-plan du sujet. Par contre la perception simple résiste parfois aux meilleures informations dont dispose le sujet (ex : illusions de Müller-Lyer).

Ce point de vue soulève une question naturelle : Est-ce que quelqu'un peut voir quoi que ce soit sans le voir comme ayant quelques caractéristiques ? Est-ce que quelqu'un peut discriminer quelque objet de son arrière-plan sans du tout le conceptualiser ? Et enfin, est-ce que quelqu'un peut le différencier sans l'identifier sous certains aspects ?

Résumons brièvement les points principaux sur lesquels s'opposent nos deux antagonistes.

Searle soutient que la perception visuelle est un événement mental Intentionnel avec un contenu propositionnel, conceptuel. L'expérience visuelle est toujours l'expérience que les choses sont telles ou telles et le contenu s'il doit être satisfait, requiert l'existence de tout un état de choses. Les expériences visuelles ont des conditions de satisfaction et sont donc véridiques ou illusoires. Dretske quant à lui, refuse d'adopter la position de Searle. Il soutient, comme nous l'avons vu, que les expériences visuelles ne sont ni véridiques, ni illusoires. Il n'y a donc pas lieu de parler de contenu Intentionnel ou de conditions de satisfaction. Afin de soutenir son point de vue, Dretske critique la thèse selon laquelle le contenu de l'expérience visuelle serait propositionnel, conceptuel. Il invoque la distinction entre le voir simple qui n'a rien à voir avec les pouvoirs conceptuels de l'agent et une autre forme de voir, le voir comme ou le voir que, qui elle implique une conceptualisation.

Le point de vue de Searle qui considère le contenu de la perception comme étant toujours propositionnel, conceptuel ne nous satisfait pas et les critiques que Dretske formule à l'encontre de ce point de vue nous semblent convaincantes. D'autre part, il ne nous semble pas nécessaire

pour autant d'affirmer que la perception n'est en aucun sens un événement mental Intentionnel qu'elle n'a donc pas de contenu ni de condition de satisfaction. Dès lors, à défaut de trancher entre ces deux positions, nous choisirons, dans la deuxième partie de ce travail, de présenter une alternative à ces deux points de vue.

De nombreux philosophes dont Gareth Evans¹⁷, Kevin Mulligan¹⁸, Tim Crane¹⁹, Christopher Peacocke²⁰ et bien d'autres, ont en effet adopté une position intermédiaire qui soutient que la perception est un phénomène mental Intentionnel dont le contenu est non conceptuel. Selon ce point de vue, certains états mentaux peuvent en effet représenter le monde sans que leur porteur possède les concepts requis pour caractériser le contenu de l'expérience correspondante. Un organisme peut voir une couleur, entendre un son sans disposer du concept correspondant.

La deuxième partie de ce travail aura donc pour objet de présenter et soutenir une telle alternative. Ce faisant, nous entrerons dans le débat concernant la nature du contenu représentationnel applicable à la perception. En ayant recours à la notion de contenu, cette alternative accepte qu'un tel contenu est évaluable comme correct ou incorrect. Le débat confronte donc la thèse selon laquelle de tels contenus représentationnels doivent être structurés conceptuellement à celle qui maintient que le contenu représentationnel impliqué dans la perception est non conceptuel. Le problème auquel nous nous adresserons est donc celui de la nature du contenu de la perception. L'idée principale derrière la théorie du contenu mental non conceptuel est que certains états mentaux peuvent représenter le monde même si le porteur de ces états mentaux ne possède pas les concepts requis pour spécifier leur contenu. Selon les défenseurs d'une telle théorie, les expériences perceptuelles sont donc à différencier des croyances en termes du type de contenu qu'elles ont. Selon eux, nous devons reconnaître qu'il existe plusieurs variétés de contenus et qu'il est nécessaire de distinguer entre ce que l'on appelle le contenu 'conceptuel' et le contenu 'non conceptuel'. Ils affirment qu'il est essentiel de distinguer entre le type de

¹⁷ Gareth Evans, *The Varieties of Reference*, Oxford : Clarendon Press, 1982.

¹⁸ Kevin Mulligan, « Perception, Particulars and Predicates », in *Consciousness and Intentionality : Models and Modalities of Attribution*, D. Fisette (ed.), 1999, pp. 163-194.

¹⁹ Tim Crane, « The nonconceptual content of experience », in *The content of experience*, ed. by Tim Crane, CUP, 1992, pp. 136-157.

²⁰ Christopher Peacocke, « Scenarios, concepts and perception », in *The content of experience*, ed. by Tim Crane, CUP, 1992, pp. 105-135.

contenu que les perceptions possèdent et le type de contenu que les croyances et autres attitudes propositionnelles possèdent.

Comme il est souvent affirmé en philosophie de l'esprit, le cas paradigmatique d'un état avec un contenu conceptuel est une attitude propositionnelle (croyance, désir, souhait...). Les attitudes propositionnelles sont des états mentaux que l'on nomme ainsi car ils impliquent d'adopter une certaine attitude envers une proposition. On notera que certains états mentaux peuvent être décrits en utilisant la clause 'que' comme, par exemple :

- Fred croit que la neige est blanche.

Dans un cas comme celui-ci, 'la neige est blanche' est une phrase, avec une valeur de vérité, qui exprime une proposition. Les attitudes propositionnelles sont dites avoir un contenu : leur contenu est la proposition envers laquelle elles sont dirigées – ce qui est cru, désiré, craint... Avoir une attitude propositionnelle implique donc d'être dans une certaine relation avec un contenu (une pensée, une proposition). Les contenus ont des conditions de correction, des conditions sous lesquelles ils représentent le monde correctement. Mais, par exemple, dans une tradition largement frégéenne, les contenus des attitudes propositionnelles sont considérés comme consistant de concepts et il est difficile de voir comment l'on peut être dans une relation à un complexe de concepts (un contenu) sans posséder chacun d'entre eux. Une telle façon de considérer le contenu implique donc qu'un contenu donné ne peut pas être attribué à un individu qui ne possède pas les concepts employés dans la spécification de ce contenu.

Cette notion de contenu peut être appliquée aux expériences perceptuelles. Quand quelqu'un a une expérience visuelle, par exemple, il lui semble que quelque chose est vu. La proposition qui spécifie ce qui semble être vu démarque le contenu de l'expérience. Celui-ci, consistant de concepts, implique que celui qui a cette expérience visuelle possède les concepts employés dans la spécification de ce contenu.

Il existe néanmoins des raisons de penser que les expériences visuelles ont une sorte de contenu qui est à différencier du contenu des croyances et autres attitudes propositionnelles à savoir, un contenu non conceptuel. Si quelqu'un (un adulte, un enfant ou un animal) peut avoir une expérience visuelle qui représente le monde et qui a des conditions de correction, bien que celui-

ci ne possède pas les concepts requis pour spécifier la façon dont le monde est représenté à travers l'expérience, alors on peut dire que le contenu de l'expérience est non conceptuel.

Il existe trois raisons principales pour penser que cela est le cas, que l'on retrouve fréquemment énoncées dans les articles et ouvrages philosophiques récents qui traitent de la question.

- Tout d'abord, les expériences ont un grain plus fin que les contenus conceptuels. Par exemple, l'on peut voir plus de nuance de couleurs que l'on ne peut en nommer.
- Deuxièmement, les expériences sont à différentier des croyances. Quelqu'un peut continuer d'avoir une illusion même quand cette personne sait que les choses ne sont pas comme elles apparaissent (ex : illusion de Müller-Lyer). Il est également possible de ne pas croire ce que l'on semble voir.
- Troisièmement, décrire et expliquer le comportement d'un sujet peut demander d'attribuer une expérience visuelle à ce sujet quand on sait que celui-ci ne possède pas les concepts requis pour spécifier le contenu de l'expérience, en vertu du fait qu'il n'emploie pas du tout de concepts.

Il est important de distinguer entre ces trois motivations et principalement de séparer la troisième des deux autres. En effet, certains théoriciens seront prêts à accepter la notion de contenu non conceptuel tout en niant que des animaux qui ne posséderaient absolument aucun concept puissent être dans des états avec des contenus. Ces derniers nient ce que Christopher Peacocke a appelé 'The Autonomy Thesis' :

Il est possible pour une créature d'être dans des états avec un contenu non conceptuel, même si cette créature ne possède aucun concept.

Le Principe de l'Autonomie doit être vrai pour que la troisième raison de penser que la thèse du contenu non conceptuel est vrai, soit valide. En revanche, les deux autres raisons pour soutenir la thèse du contenu non conceptuel ne dépendent pas, pour leur validité, de la vérité du principe de l'Autonomie.

Nous devons donc distinguer entre les deux thèses suivantes qui peuvent toutes deux, mais pas simultanément, être soutenues par un défenseur de la théorie du contenu non conceptuel. La première est la moins forte des deux :

- (1) Il est possible, pour X, d'avoir une expérience visuelle avec un contenu non conceptuel mais X doit tout de même posséder certains concepts.
- (2) Il est possible, pour X, d'avoir une expérience visuelle avec un contenu non conceptuel même si X ne possède aucun concept.

L'affirmation selon laquelle les expériences ont des contenus non conceptuels est devenue familière en philosophie de la perception. Mais qu'est-ce que cette affirmation signifie réellement ? Dire que les expériences visuelles ont un contenu non conceptuel est encore trop vague. Qu'est-ce donc qui est entendu par 'contenu non conceptuel' et donc par la notion même de 'concept' et celle de 'contenu' ? Ne devrions-nous pas en savoir un peu plus au sujet des notions de 'concepts', 'contenus' et celle d'un état mental 'impliquant' des concepts avant de comprendre cette affirmation ?

À ce propos, Tim Crane dit :

What is it, for instance, about the notion of a *concept* that permits me to have an experience which represents some property without my needing to have a concept of that property.²¹

Comme nous l'avons dit, différents comptes rendus du contenu non conceptuel de la perception ont été proposés par divers philosophes et il est évident que ces divers comptes rendus varieront selon la définition que ces auteurs donneront aux notions mêmes de contenu et ce concept. Pour cette raison, il nous semble nécessaire de nous concentrer sur un compte rendu particulier. Nous présenterons dans ce qui suit le point de vue soutenu par Tim Crane dans son article « The nonconceptual content of experience »²².

²¹ Tim Crane, 1992, *op.cit.*, p. 11.

²² *Ibid.*

Comme nous le verrons dans le détail, le point de vue de Tim Crane se range dans la seconde catégorie de raison pour soutenir la thèse selon laquelle le contenu de la perception est non conceptuel. Selon lui, les perceptions sont à distinguer des croyances et le contenu de la perception est à différencier du contenu de la croyance. Il affirme que le problème de définir le contenu non conceptuel dérive partiellement du fait que la notion de concept est souvent prise pour argent comptant sans être clairement définie. Dans cet article, il se concentre sur le rôle inférentiel des concepts et soutient que la sorte de structure inférentielle qui impose une structure conceptuelle dans le cas de la croyance n'existe pas au niveau de la perception. Selon lui, il a un sens dans lequel les perceptions ne sont pas révisables de la façon dont les états conceptuels comme les croyances le sont.

Afin de comprendre ces affirmations et de déterminer si la théorie du contenu non conceptuel offre une alternative séduisante aux points de vue de Searle et de Dretske, nous présenterons maintenant le détail de sa position.

Dans cet article, Tim Crane propose une définition du contenu non conceptuel tout en s'intéressant à la différence entre les croyances et la perception. Il commence, tout d'abord, par se demander ce que signifie l'affirmation selon laquelle les expériences ont un contenu non conceptuel et rappelle la nécessité de savoir ce que signifient les termes 'concept' et 'contenu'. Selon Tim Crane, dire que quelque état a un contenu c'est simplement dire que cet état représente le monde comme étant d'une certaine façon. Il a, comme il dit, ce que Peacocke dans son article « Scenarios, concepts and perception »²³ appelle des 'conditions de correction' – les conditions sous lesquelles il représente le monde correctement. C'est dans ce sens minimal que les perceptions ont un contenu. Mais il est essentiel de souligner que selon lui, nous ne devons pas supposer, du simple fait que les perceptions ont un contenu, qu'elles doivent avoir la même sorte de contenu qu'ont les croyances et autres attitudes propositionnelles. Cette définition minimale du contenu ne fait pas, selon lui, référence à la notion de concept.

²³ Christopher Peacocke, 1992, *op. cit.*

Il dit :

It does not seem to be part of a state's having correctness condition that the state (or its content) 'involves' concepts.²⁴

Tim Crane remarque que les philosophes ont tendance à dire que les croyances ont un contenu conceptuel, qu'elles (ou leur contenu) impliquent des concepts. Il se demande alors ce que l'on entend par cela et propose plusieurs alternatives.

Cela pourrait vouloir dire que :

- (1) Les concepts sont littéralement les constituants des croyances.

Ex : Sam croit que le soleil brille. La croyance de Sam est littéralement composée des concepts 'soleil' et 'briller'.

- (2) Les concepts sont les constituants des contenus des croyances.

Ex : Sam croit que le soleil brille. C'est le contenu, *le soleil brille*, plutôt que l'état de croyance qui est composé des concepts 'soleil' et 'briller'.

Si avoir un contenu conceptuel s'analyse ainsi, nous nous retrouvons donc avec deux définitions possibles de la notion de contenu non conceptuel.

- (1) Un état avec un contenu non conceptuel est un état qui n'est pas composé de concepts.
- (2) Un état avec un contenu non conceptuel est un état dont le contenu n'est pas composé de concepts.

²⁴ Tim Crane, 1992, *op. cit.*, p. 139

Cela revient à dire que le contenu conceptuel est un contenu ‘structuré’ et que le contenu non conceptuel est un contenu ‘non structuré’.

Pour plusieurs raisons, Tim Crane considère que la simple idée d’un contenu qui n’est pas composé de concepts n’aide pas à expliquer l’idée de contenu non conceptuel. Il remarque que certains états conceptuels et non conceptuels peuvent partager leurs contenus. Il prend l’exemple du cas où je crois que le soleil brille parce que je vois qu’il brille. Dans ce cas, nous avons donc une croyance avec un contenu structuré, un contenu composé de concepts qui se base sur une perception avec un contenu non structuré, un contenu qui n’est pas composé de concepts. Selon Tim Crane, il n’est pas si évident de pouvoir expliquer comment une telle relation peut avoir lieu entre une perception et une croyance si l’une a un contenu non structuré et l’autre pas.

Selon Tim Crane, l’idée de contenu conceptuel et non conceptuel ne devrait donc pas être définie simplement en termes d’avoir des constituants ou pas.

Comme la notion de contenu non conceptuel ne devrait pas, selon lui, être définie ainsi, il lui reste à proposer une autre explication. C’est ce qu’il fait dans la seconde partie de son article.

Il propose l’idée suivante :

Pour que quelque chose, X, croie que a et F, X doit posséder les concepts a et F.
Mais pour que X représente simplement que a est F, X n’a pas besoin de posséder les concepts a et F.

Dans le premier cas, celui de la croyance, X est dans un état avec un contenu conceptuel et dans le second cas, X est dans un état avec un contenu non conceptuel. Donc, plutôt que de définir la notion de contenu conceptuel en termes de contenu qui a des concepts comme constituants, cette notion est définie ainsi :

Un état avec un contenu conceptuel – e.g. une croyance – est un état tel que le sujet de cet état doit posséder les concepts qui caractérisent canoniquement son contenu afin d’être dans cet état.

Tout état avec un contenu qui ne remplit pas cette condition aura un contenu non conceptuel.

Donc un état avec un contenu non conceptuel, par exemple une perception visuelle, est un état tel que celui qui est dans cet état, celui qui perçoit, ne doit pas posséder les concepts qui caractérisent canoniquement son contenu afin d'être dans cet état. Plus strictement, Tim Crane construit une définition du contenu non conceptuel ainsi :

For any state with content, S, S has a non conceptual content, P, iff a subject X's being in S does not entail that X possesses the concepts that canonically characterise P.²⁵

Si nous appliquons cette définition à l'état mental qui nous concerne, la perception visuelle, nous nous retrouvons donc avec l'idée suivante :

Le fait que Sam voit que le soleil brille n'implique pas que Sam possède les concepts 'soleil' et 'briller'. Afin de voir que le soleil brille Sam ne doit pas nécessairement posséder les concepts qui caractérisent canoniquement le contenu de l'état dans lequel il se trouve, même si bien sûr, il se peut qu'il les possède.

Après avoir établi cette nouvelle définition du contenu non conceptuel, il lui reste néanmoins à définir ce que signifient les notions clefs de 'concept' et de 'possession d'un concept'.

Il soutient que :

Un concept, C, est possédé par quelqu'un qui pense, T, seulement si T est dans des états Intentionnels avec des contenus dans lesquels C figure.²⁶

Supposons que le concept C soit le concept 'chat'. Sam possède donc le concept 'chat' seulement si Sam est dans différents états Intentionnels qui ont des contenus dans lesquels le concept 'chat'

²⁵ *Ibid.*, p. 143

²⁶ *Ibid.*, p. 144

figure. Ce qui est essentiel à cette définition, c'est l'idée qu'afin de posséder un concept, l'on doit être non pas dans un seul et unique état Intentionnel mais dans différents états Intentionnels.

Comme Crane le dit très clairement, la possession de concepts requiert une multiplicité d'états Intentionnels qui doivent se tenir dans des relations les uns aux autres. Selon lui, les états Intentionnels, comme les croyances, se tiennent dans des relations de trois types :

- logiques

Pour que Sam croie que le fromage est nourrissant, Sam doit avoir d'autres croyances qui sont les conséquences logiques de cette croyance, par exemple la croyance qu'il n'est pas le cas que le fromage est nourrissant et le fromage n'est pas nourrissant.²⁷

- sémantiques

Pour que Sam croie que le fromage est nourrissant, Sam doit croire que le fromage est comestible.

- d'évidence

Pour que Sam croie qu'il pleut, Sam doit être disposé à regarder la perception des gouttes d'eau qui tombent du ciel comme une évidence qui soutient cette croyance.

Mais si posséder un concept consiste à être dans différents états Intentionnels qui sont reliés par des inférences, il est nécessaire que ces états Intentionnels aient une structure, qu'ils soient composés de concepts.

²⁷ Il est important de noter que Tim Crane n'affirme pas que les gens croient toujours toutes les conséquences logiques de leurs croyances.

Considérons un exemple :

Quand quelqu'un croit que a est F et que b est F et que a n'est pas égal à b, cette personne est disposée à croire qu'au moins deux choses sont F.

Selon Tim Crane, l'on ne pourrait pas expliquer la validité cette inférence sans que les états dans cette inférence (les croyances) aient des contenus structurés, sans qu'ils contiennent le concept F comme partie. Donc, pour rendre compte des pouvoirs d'inférence des croyances, il est essentiel que celles-ci contiennent un élément commun à leurs contenus : un concept.

Ce que Tim Crane veut suggérer, c'est que les concepts sont :

The inferentially relevant constituents of intentional states.²⁸

Et que,

To possess a concept is to be in intentional states whose inferential relations are an appropriate function of their contents.²⁹

Selon lui, les concepts sont donc les constituants requis pour expliquer les relations d'inférence entre les différents états Intentionnels et donc, l'on ne pourrait pas être dans les états Intentionnels en question sans que ceux-ci contiennent des concepts.

Comme le remarque Tim Crane, puisque posséder des concepts implique que l'on soit disposé à faire certaines inférences, alors posséder des concepts implique que nos états Intentionnels soient composés de concepts.

Ceci étant expliqué, retournons aux définitions données par Tim Crane du contenu conceptuel et non conceptuel. Il affirme qu'un état, S, a un contenu conceptuel si et seulement si le fait que x soit dans l'état S implique que x possède les concepts qui caractérisent S.

²⁸ *Ibid.*, p. 147

²⁹ *Ibid.*, p. 147

Comme on vient de l'expliquer, selon Crane, un concept est un constituant inférentiellement pertinent d'un état Intentionnel et posséder un concept c'est être dans des états Intentionnels, avec un contenu structuré, un contenu constitué de concepts, qui sont reliés les uns aux autres par des inférences. Donc,

S has a conceptual content iff X's being in S entails that S has inferentially relevant constituents, and this requires that X is in other states which are inferentially related to S.³⁰

Et de façon similaire pour le contenu non conceptuel, X est dans un état avec un contenu non conceptuel si et seulement si X ne doit pas posséder les concepts qui caractérisent le contenu de l'état dans lequel il se trouve afin d'être dans cet état. Cela signifie, comme le dit Tim Crane, que

Since possessing a concept is being in Intentional states whose contents are appropriately inferentially related, then a state with nonconceptual content is one whose contents are not so related.³¹

Donc, afin d'être dans un état avec un contenu non conceptuel, par exemple une perception visuelle, l'on ne doit pas, dans le sens qu'il n'est pas nécessaire de se trouver dans d'autres états Intentionnels qui seraient reliés inférentiellement à l'état dans lequel on se trouve. Par contre, lorsque l'on est dans un état avec un contenu conceptuel, comme une croyance, il est nécessaire de se trouver dans d'autres états (croyances ou autres) reliés inférentiellement à la croyance en question. C'est ce fait qui donne à la croyance sa structure conceptuelle. Les contenus des différents états Intentionnels en question doivent avoir un élément en commun, un concept, afin de pouvoir se trouver dans des relations d'inférence.

³⁰ *Ibid.*, p. 149

³¹ *Ibid.*, p. 149

Cette façon de définir la notion de concept, liée à celle de la possession d'un concept, nous offre, selon Tim Crane, un argument à deux niveaux en faveur de la thèse du contenu non conceptuel. Le premier niveau est de montrer comment, au contraire de ce que certains philosophes pensent, les perceptions ne sont pas des croyances. Le deuxième niveau est de montrer comment cela implique que les perceptions ont un contenu non conceptuel.

Une raison claire pour laquelle les perceptions ne sont pas à confondre avec les croyances, c'est que, selon Tim Crane, les perceptions ne sont pas révisables à la lumière d'autres perceptions ou croyances que celui qui perçoit pourrait posséder. Au contraire des croyances, les perceptions résistent aux contre évidences conclusives.³² Tim Crane dit :

While they [perceptions] may *be* pieces of evidence, they are not *revisable* on the basis of other evidence – whether that evidence is another belief or another perception.³³

Il dit en plus, que si la structure conceptuelle est imposée par ces relations d'évidence et les autres relations d'inférence (logiques et sémantiques) et que les perceptions ne se tiennent pas dans ces relations alors, les perceptions n'auront pas de structure conceptuelle. Leurs contenus n'auront pas les constituants inférentiellement pertinents : elles ne seront pas composées de concepts. Les perceptions auront donc un contenu non conceptuel pour autant qu'elles ne se tiennent pas nécessairement dans ces relations d'inférence.

Il reste encore un point important à aborder avant de pouvoir adhérer entièrement à la théorie du contenu non conceptuel de la perception proposée par Tim Crane.

Comment est-ce que cette analyse de la perception explique la relation entre les perceptions et les croyances ? Certaines perceptions causent certaines croyances et ces croyances-ci se trouvent dans des relations d'inférence avec d'autres croyances. Il nous semble donc légitime de nous demander comment le compte rendu du contenu non conceptuel de la perception proposé par Tim Crane, peut répondre à la question de la relation entre les perceptions et les croyances. Pourquoi

³² Tim Crane fait référence à l'illusion bien connue de Müller-Lyer.

³³ *Ibid.*, p.151

cette relation n'impose-t-elle pas une structure à la perception ? En d'autres mots, comment les perceptions qui ont un contenu qui n'est pas conceptuellement structuré, peuvent causer une croyance qui, elle, a un contenu conceptuellement structuré ?

La réponse de Tim Crane est la suivante :

When a perception that p causes a belief that p , the whole contents of these two states are of the same type – p . The (causal) relation between perception and belief takes place at the level of whole contents. But on the perception side of this transaction, the contents are not composed of concepts : concepts come later when thinkers employ the beliefs they thus formed, and the desires they have, in reasoning – beliefs *conceptualises* the content of perception.³⁴

Le fait de traiter la relation entre la perception et la croyance au niveau du contenu entier permet à Tim Crane d'expliquer comment les perceptions peuvent causer des croyances tout en ayant un contenu non conceptuel. Mais il est crucial de rappeler que le contenu n'est pas expliqué en termes de combinaison de concepts.

Au cours de ce travail, nous avons donc considéré plusieurs points de vue quant à la nature de la perception visuelle et de son contenu. Le premier, celui de John Searle, insiste sur l'idée que la perception et plus particulièrement la perception visuelle est un événement Intentionnel qui a des conditions de satisfaction et un contenu toujours propositionnel, conceptuel. Searle, comme nous l'avons vu, soutient l'idée que la perception visuelle nécessite la maîtrise de concept et que la perception visuelle est imbriquée de façon multiple avec d'autres formes d'Intentionnalité comme la croyance et l'attente. Nous avons remarqué que ce point de vue, comme le laisse entendre Dretske, semble amalgamer deux types de perception visuelle en manquant de distinguer entre une forme de voir non-épistémique et une forme épistémique. Les arguments de Dretske nous ont donc poussés à distinguer entre les cas de perception visuelle qui semblent impliquer une conceptualisation et ceux qui ne semblent pas impliquer de conceptualisation. L'idée principale que nous avons retenue de l'argumentation présentée par Dretske fut donc de ne pas confondre

³⁴ *Ibid.*, p.155

perception visuelle et reconnaissance visuelle. Nous avons donc, suite à son argumentation, reconnu l'existence d'une forme de perception visuelle simple que nous partageons avec les petits enfants et les animaux et une forme de perception qui, elle, implique une conceptualisation. La deuxième partie de ce travail nous a amenés à conclure qu'il n'était pas pour autant nécessaire de considérer que les perceptions visuelles ne sont en aucun sens Intentionnelles, qu'elles n'ont pas de conditions de satisfaction ni de contenu. Les arguments présentés par Tim Crane nous semblent justifier la thèse selon laquelle la perception visuelle, dans sa forme simple, est un événement Intentionnel avec un contenu non conceptuel.

Nous n'avons bien entendu pas la prétention d'avoir résolu entièrement le problème de la nature de la perception visuelle et de son contenu ni d'avoir pu rendre compte de toutes les positions envisageables face à ce débat. Nous n'avons, en effet, pas eu la possibilité lors de ce travail de prendre en considération tous les points de vue qui le nourrissent. Nous avons décidé de nous limiter à trois comptes rendus qui nous ont semblé pertinents dans la mesure où ils s'opposent. Comme nous l'avons vu lors de ce travail, la question est complexe et il nous a semblé que les trois points de vue présentés nous apportaient chacun un élément de réponse. John Searle a fait naître l'idée que la perception est un événement Intentionnel avec des conditions de satisfaction et un contenu représentationnel, Fred Dretske nous a convaincu qu'il existe plusieurs formes de perception sans pour autant nous convaincre que la perception visuelle serait en aucun sens un événement Intentionnel avec des conditions de satisfaction et un contenu. Et finalement, Tim Crane nous a séduit en proposant une argumentation sophistiquée pour soutenir l'idée d'un contenu non conceptuel qui offre une alternative aux deux autres points de vue.

Références bibliographiques :

- Bermudez J. L. and Macpherson F., « Nonconceptual Content and the Nature of Perceptual Experience » published in *The Electronic Journal of Analytic Philosophy*, Issue 6, 1998.
- Bonnet C., « Les trois étapes de la perception » dans *Le cerveau et la pensée, la révolution des sciences cognitives*, Editions Sciences Humaines, 2003.
- Brentano F., « The distinction between Mental and Physical Phenomena » in *Philosophy of Mind classical and contemporary readings*, ed. by David J. Chalmers, Oxford University Press, 2002.
- Crane T., « The nonconceptual content of experience », in *The content of experience*, ed. by Tim Crane, Cambridge University Press, 1992.
- Dokic J., « Le cercle bipolaire intentionnalité et contenu perceptif » in *De la perception à l'action, Contents perceptifs et perception de l'action*, Vrin, 2000.
- Dokic J., « The Ontology of Perception : Bipolarity and Content » *Erkenntnis*, Vol. 48, Nos 2-3, 1998.
- Dretske F., « The Intentionality of Perception » in *John Searle*, Edited by Barry Smith, Cambridge University Press, 2003.
- Dretske F., *Seeing and Knowing*, Routledge and Kegan Paul, 1969.
- Engel P., « Le contenu de la perception est-il conceptuel ? » version non révisée d'un essai à paraître dans JJ Rosat et J. Bouveresse, eds. *La perception*, O. Jacob.
- Hamlyn D. W., « Perception » in *A Companion to the Philosophy of Mind*, Ed. by Samuel Guttenplan, Blackwell, 1994.
- Lowe E. J., « Perception » in *An Introduction to the Philosophy of Mind*, Cambridge University Press, 2000.
- Martin M. G. F., « Perceptual Content » in *A Companion to the Philosophy of Mind*, Ed. by Samuel Guttenplan, Blackwell, 1994.
- Maund B., *Perception*, Acumen, 2003.
- Mulligan K., « Perception, Particulars and Predicates », in *Consciousness and Intentionality : Models and Modalities of Attribution*, D. Fisette (ed.), 1999.

- Peacocke C., « Scenarios, concepts and perception », in *The content of experience*, ed. by Tim Crane, CUP, 1992.
- « Perception » in *The Oxford Companion to the Mind*, Oxford University Press, 1987.
- Searle J., *L'Intentionnalité, Essai de philosophie des états mentaux*, Les éditions de minuit, 1983.
- Searle J., *Intentionality, An essay in the philosophy of mind*, Cambridge University Press, 1983.
- Searle J., « Intentionality and its place in nature » in John Searle *Consciousness and Language*, Cambridge University Press, 2002.
- Searle J., « Intentionality » in *A Companion to the Philosophy of Mind*, ed. by S. Guttenplan, Blackwell, 1994.
- Smith P. and Jones O. R., « Perception and Sense-Data » in *The Philosophy of Mind, an introduction*, Cambridge University Press, 1986.